

LES PLACES PUBLIQUES DE BEYROUTH AU TOURNANT DU XIXE SIÈCLE

May Davie

23

Les places publiques qui ont caractérisé le centre-ville de Beyrouth ont une histoire relativement récente. Si les places de l'Étoile et Dabbâs ont soixante ans d'âge environ, ayant été fondées dans les années trente durant le Mandat français, les places des Martyrs et Riad al Soulh en ont à peine plus de cent, leur avènement étant lié au développement urbain induit, au XIX^e siècle, par l'accroissement du commerce beyrouthin.

Avant 1880, ces configurations urbaines dont nous avons hérité n'existaient donc pas encore. La plupart étaient situées en dehors de l'agglomération proprement dite, le rectangle bâti et remparé qu'était la ville de Beyrouth jusqu'au milieu du XIX^e siècle, et allaient occuper le dégagement tout autour de la muraille, qu'avait imposé, dans le passé, la défense militaire de la cité.

Dans la ville *intra-muros*, il existait toutefois des places publiques d'un autre type, puisqu'elles étaient morphologiquement et fonctionnellement différentes de ces surfaces dégagées que l'on commença à construire dans le dernier quart du XIX^e siècle, pour les réserver aux rencontres et à la promenade, comme aux affaires, aux cérémonies officielles et aux parades.

Pour retrouver, comprendre et décrire les places publiques au tournant du XIX^e siècle, nous avons eu recours essentiellement aux *waqfiyât* des communautés sunnites (Hallaq 1985) et grecques-orthodoxes (Davie et Nordiguan 1987), aux actes du Tribunal *char'î* (Hallaq 1987), ainsi qu'au quotidien beyrouthin de langue arabe *Hadîqat al Akhbâr*. Ces documents nous ont livré le nom et la localisation des places elles-mêmes, et ceux des équipements économiques (boulangerie, meule, *khân*...) et publics (fontaine, café, hôtel...) de la ville *intra-muros*. Les écrits des Orientalistes et des photographies anciennes ont contribué à compléter notre banque de données, dont les informations principales sont reportées sur le fonds de carte de 1842 (Davie 1984) et qu'illustre la figure 1.

Des places publiques "à l'arabe", forme et localisation

Un premier coup d'œil sur la carte nous laisse voir que les places, désignées par *sâhat*, n'étaient pas, comme c'est habituellement le cas aujourd'hui, des surfaces géométriques clairement reconnaissables dans le plan urbain. De tracé capricieux, ce type de dispositif se confondait, d'anatomie comme de physionomie, avec le labyrinthe de ruelles et d'impasses qui constituait alors la voirie.

Ces configurations singulières de petite dimension, où la perception était limitée à quelques mètres, s'étaient en effet formées par l'usage et la fonction, sans le déterminisme d'un plan d'urbanisme préétabli, avec de la symétrie, de l'harmonie et des voies circulatoires hiérarchisées. Une distribution au hasard et sans ordre apparent semble les caractériser, exprimant une approche particulière du fait urbain et de la spécialisation de l'espace, une approche typique par ailleurs de l'ensemble des villes arabes de cette période.

Logées dans un lieu découvert, au carrefour de deux ou de plusieurs *soûq* étroits, tortueux et le plus souvent voûtés, ces places se trouvaient derrière ou à proximité d'un lieu de culte (*Sahât al Khoubz*, *al Noufayrat*, *al Chouhadâ*), ou encore aux portes de la ville et au port (*Sâhat al Sarâyâ*, *al Dirkat*, *al Qamh*...). Occupées par un café et des boutiques, elles étaient aussi dotées d'une fontaine appelée *sabîl*, *qâyim* ou *birkat*, et ombragées par les auvents des commerces riverains et par quelques plantes grimpantes que l'on faisait pousser à la porte d'une échoppe ou d'un atelier (fig. 2&3).

La carte nous montre que les places étaient aussi localisées dans les secteurs les plus différenciés au plan des activités humaines, c'est-à-dire aux endroits où se concentrait le plus grand nombre d'équipements économiques (*soûq*, *khân*, pressoirs, boulangeries, savonneries, balances) et de services publics et de loisirs (fontaines et cafés). Les places situées aux deux principales portes de la



-  Grande tour de la place al Bourj
-  Tour
-  Muraille

1. Les places publiques de Beyrouth avant 1850

ville étaient en outre dotées d'un *hammâm* et l'une, la place al Sarâyâ, d'une auberge.

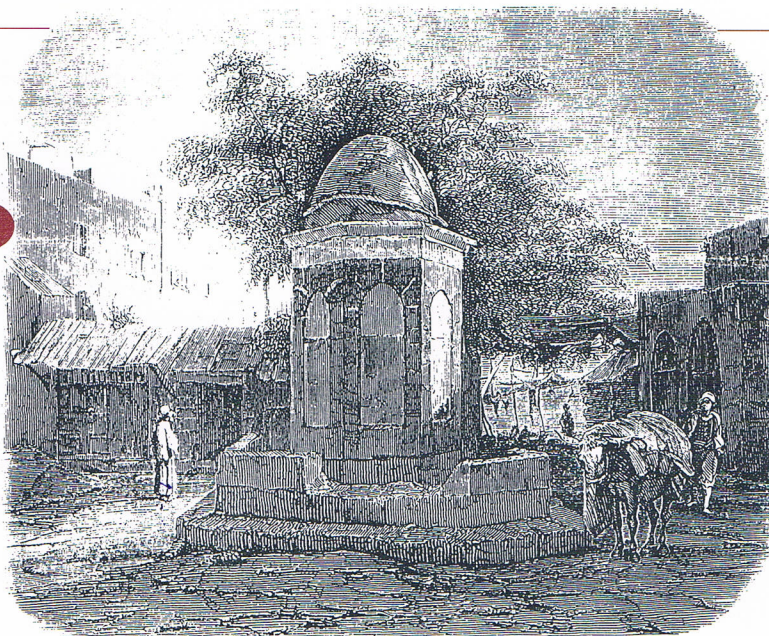
Fonction et hiérarchie

Nœuds d'interrelations, ces lieux à usage collectif assuraient d'abord la circulation. Ils facilitaient effectivement la transmission entre les différents *soûq*, et entre eux, les *hârat* et les autres ensembles urbains, assurant le cheminement de l'information et le mouvement des hommes et des marchandises. Ces lieux publics étaient aussi des espaces économiques, certains étant spécialisés dans une activité prédominante (le pain pour Sâhat al Khoubz ou le blé et les grains pour Sâhat al Qamh). C'est sans compter par ailleurs la fonction résidentielle de ces lieux, puisque les Beyrouthins habitaient non seulement dans des *hârat* isolées, mais souvent dans les *sâhat* et dans les *soûq*, à même la rue, au-dessus ou à l'arrière d'une boutique.

Mais ces espaces ouverts et dotés de cafés, de bains et de fontaines, étaient encore et surtout des lieux de délassément et de pause professionnelle. C'étaient des lieux de côtoiement et de sociabilité entre les individus, les métiers et les communautés, et donc des vecteurs d'échanges d'informations concernant le quartier et le voisinage, ou encore le marché, les prix et la qualité des produits, comme des nouvelles concernant l'état des routes, les villes ou l'Empire ottoman de manière générale.

Aussi, et quoique la hiérarchie de ces places ne soit pas visible dans la morphologie, ces places répondaient à une cohérence intérieure. Elle suivait un système de distribution qui s'accordait judicieusement avec la logique économique, facteur primordial dans la structuration de la cité. Ces espaces collectifs répondaient en effet à un certain "ordre caché", qui était fonction du taux d'animation, et donc de la variété des activités économiques et sociales, et non pas de la taille, du modèle ou de la qualité du construit, comme c'est le cas aujourd'hui. À cet égard, signalons d'abord que le plus grand nombre de places était rassemblé au centre de la cité, à proximité des trois principales mosquées et des *soûq* les plus sophistiqués et les plus diversifiés (les *khân* al Harîr, al Jawharjiyat, al Moûsiqat, le *soûq* al Bâzarkân...). C'est désigner le cœur économique de la cité où se trouvait le plus grand nombre de *khân*, de *soûq*, de pressoirs, de fontaines et de cafés, tout comme les différents édifices culturels et sociaux que les différentes communautés géraient en *waqf* et qui polarisaient une population de toutes les catégories sociales et de toutes les ethnies et les confessions. L'espace entre Sâhat al Khoubz, al Chouhadâ et Birkat Soûq al Bazârkân était, à cet égard, le puits véritable de l'agglomération.

Notons ensuite qu'une autre série de places était distribuée aux portes continentales de la ville, comme à sa porte maritime, le port : Sâhat al Sarâyâ, al Dirkat, al Qamh, Banî Trâd... Ces dernières étaient moins destinées à une fonction économique qu'à un rôle d'accès, étant d'abord des



2. La fontaine et la place du Commerce, au port, en 1860

lieux de convergence et de distribution entre l'extérieur et l'intérieur de la cité. Parmi cette dernière catégorie, Sâhat al Sarâyâ, était l'espace directionnel de la cité : place primatiale et porte principale, elle était non seulement de dimension plus grande et dotée d'une mosquée, mais également pourvue d'un rôle administratif manifeste, en raison du sérail où siégeaient le gouverneur, le *qâdî* et le Conseil des notables (fig. 4).

Ailleurs dans la cité, les lieux publics étaient plus calmes et d'importance relative : les places Noûriyat, al Yâhoûd ou al Samak, par exemple.

Il convient de signaler que, si les lieux publics beyrouthins étaient caractérisés par leur multifonctionnalité, ils ne remplissaient cependant aucune fonction de représentation du pouvoir. Ils ne tenaient effectivement pas lieu à des parades officielles et à des défilés militaires dans un décor urbain particulier, et n'étaient ordinairement pas le résultat d'un quelconque dessein politique, gouvernemental ou édilitaire. Dans les sociétés arabes traditionnelles, l'action des gouverneurs et des notables ne se liait habituellement pas à ce genre de programmes, que l'on signifiait ailleurs, en Occident notamment, par la perspective et la mise en scène monumentale.

En Orient, l'autorité et la notabilité s'exprimaient, au contraire, dans des programmes qui visaient à améliorer les infrastructures productives et à assu-

rer le bien-être collectif, par la construction d'équipements utilitaires, tels que marchés, ateliers, écoles, fontaines, canalisations et lieux de culte.

À Beyrouth, c'est en dehors de la muraille, à l'est de Bâb al Sarâyâ, que se tenaient quotidiennement les entraînements et les défilés des soldats, au son de la musique militaire ottomane. La population y défilait aussi, en ordre, lors d'une catastrophe naturelle, une épidémie ou une année sèche par exemple. Regroupée par communauté, derrière ses notables et son clergé, elle marchait en récitant des incantations dans le but de conjurer le mauvais sort.

Hors les murs, des espaces ouverts à usage collectif : Sahlat al Bourj et Sâhat al Soûr

Avant 1860, l'actuelle place des Martyrs n'était qu'une large étendue ouverte, appelée Sahlat al Bourj et située à l'est de l'agglomération. Elle était parsemée de quelques arbres sauvages, mais libre de constructions. Des jardins la limitaient, à l'est et au sud, et un cimetière se trouvait sur son côté nord. Passant au pied de Bourj al Kachâf, la route de Damas la traversait de part et d'autre, pour aboutir à Bâb al Sarâyâ où la rejoignait la route de Tripoli. La place était le principal terrain d'accès à l'agglomération.

Un autre terrain vague, occupé aussi par des arbres et des plantes sauvages, limitait le sud de l'agglomération. Désigné par Sâhat al Soûr (ou Assoûr), il occupait l'emplacement de l'actuelle place Riad al Soulh et l'aire devant Bâb al Dirkat,

3. La fontaine de Sâhat al Khoubz, avant sa destruction par les autorités mandataires françaises dans les années 1920

4. Le côté ouest de Sâhat al Sarâyâ, donnant sur Soûq al Fachkhat

5. Le côté ouest de Sâhat al Bourj en 1860



qui donnaient accès aux portes méridionales de l'agglomération, Bâb al Dirkat et Bâb Ya'qôûb.

Comme les places qui sont à l'intérieur de la muraille, ces deux espaces hors les murs et d'une surface de quelques hectares, étaient des lieux communs naturels, sans forme véritable ou type d'aménagement. C'étaient des terres domaniales, où s'exerçaient des activités qui ne pouvaient pas avoir lieu à l'intérieur. Le nord, entre Bâb al Sarâyâ et Bâb al Dabbâghat, jouait en quelque sorte le rôle de gare. C'était le terminus des caravanes. Une caserne et des écuries occupaient l'espace au sud de Bâb al Sarâyâ, formant une sorte de *maydân*, un champ de manœuvres militaires. Le sud, que la population désignait plus précisément par Sâhlat ou par Sâhat al Bourj (Place de la Tour), à cause du Bourj al Kachâf, était un lieu de détente et de promenade, qui se prolongeait encore, vers l'est, au milieu des jardins de Mazra'at al Sayfi. Sur le côté sud de la muraille, au niveau de Bâb al Dirkat, se trouvait le marché au bétail, tandis qu'au centre de l'espace devant Bâb Ya'qôûb, se trouvait un autre *maydân*, point d'arrêt pour les bêtes de somme et quelquefois terrain de jeux pour les jeunes Beyrouthins.

Ces espaces collectifs, qui faisaient régulièrement sortir de la ville le peuple et le pouvoir, représentaient les véritables poumons de l'agglomération, quoique du point de vue géographique, ils n'étaient pas centraux.



D'autres espaces publics, des lieux de promenade, existaient également en dehors de la ville. À l'est, tout le long de la mer, un chemin de promenade menait jusqu'à Mdawwar, alors qu'à l'ouest, une autre voie partait de la butte de Qantârî pour rejoindre les jardins al Santiyat, avant d'atteindre al Châmiyat qui surplombait le port.

Notons, en définitive, qu'à partir de ce travail, il est possible d'aborder l'émergence et la signification des espaces publics contemporains, ceux qui ont été construits en fin de période ottomane, puis durant le Mandat et sous la République. À cet égard, il est d'ailleurs devenu habituel d'affirmer l'inexistence des espaces publics dans les villes du monde arabe, les *soûq* proprement dits ayant rempli leur rôle régulateur dans la société urbaine. Notre recherche a servi à démontrer le contraire. À Beyrouth, les espaces publics ont non seulement existé, mais ils étaient désignés par un nom spécifique et occupaient des lieux particuliers.

Éléments de bibliographie

DAVIE M., 1996, *Beyrouth et ses faubourgs (1840-1940), une intégration inachevée*. Beyrouth, CERMOC, n°15.

DAVIE M., et NORDIGUIAN L., 1987, "L'habitat urbain de Bayrou al Qadimat". *Berytus* (Beyrouth), vol. XXXV, pp. 165-197.

DAVIE Michael F., 1984, "Trois cartes inédites de Beyrouth. Éléments cartographiques pour une histoire urbaine de la ville. *Annales de Géographie de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth*, vol. 5, pp. 37-82.

DEBBAS F., 1994, *Beyrouth, notre mémoire*. Paris, Éditions Henri Berger.

HALLAQ H., 1985, *Awqaf al mouslimîn fi Bayrou al ahd al outhmani*. Beyrouth, al Markaz al Islami lil I'lam wa al Inma.

HALLAQ H., 1987, *Bayrou al mahrousat fi ahd al outhmani*. Beyrouth, Dar al Jami'at.